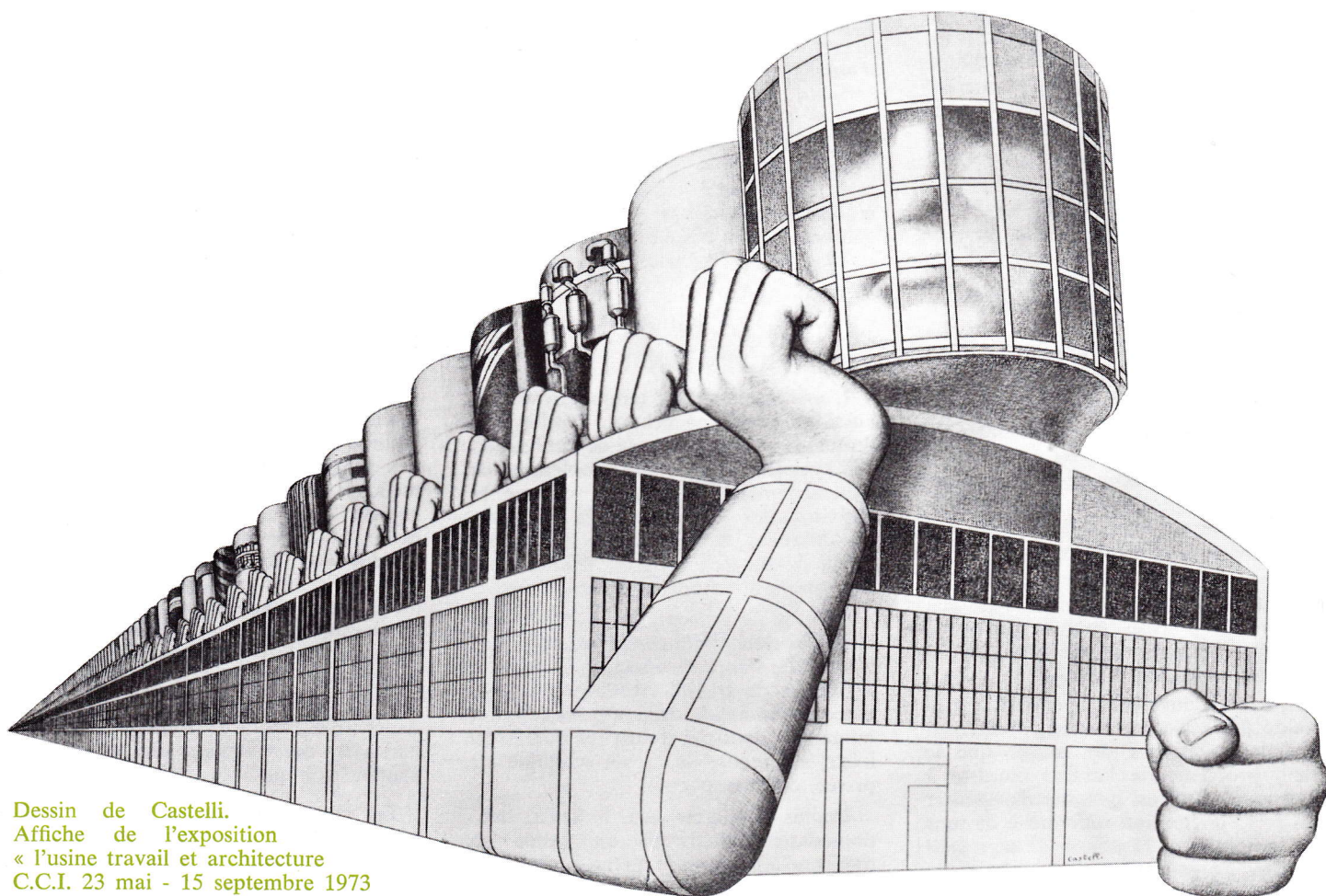


VERS UNE SOCIÉTÉ POST-INDUSTRIELLE?



Dessin de Castelli.
Affiche de l'exposition
« l'usine travail et architecture
C.C.I. 23 mai - 15 septembre 1973

Pierre Naville * L'avenir des sociétés industrielles

La société d'aujourd'hui peut-elle prévoir ce que deviendra la société industrielle dans trente ans? Ce sont nos enfants qui jugeront de la validité des pronostics que nous pouvons faire aujourd'hui. Mais c'est à nous d'essayer

* Directeur de recherches, Centre d'Etudes Sociologiques, Paris.

de prévoir et même de préparer les conditions dans lesquelles ils vivront.

Verrons-nous l'extension de la société industrielle, dont nous connaissons les caractéristiques essentielles, ou peut-on déjà parler aujourd'hui d'une société post-industrielle, et que signifie une situation post-industrielle? Cela peut signifier que le développement de l'industrie ne sera plus l'objectif ou la finalité essentielle de l'activité sociale. Par quoi sera-t-il remplacé? Par la science de

l'organisation, ou de la performance, c'est-à-dire par une société qui se préoccupera moins d'augmenter la quantité des produits et la marge des bénéfices, que d'en perfectionner la qualité et l'usage.

Les sociétés actuelles que nous qualifions d'industrielles ont toujours associé le souci de modifier la qualité des produits et des services, à la volonté d'en produire la plus grande quantité pos-

sible. Si l'on veut alors parler de société post-industrielle, ce serait que le souci de la qualité, des formes de la vie économique et sociale, commencent à l'emporter sur le souci de la quantité, c'est-à-dire du rendement et de la productivité.

Le rapport quantité-qualité

Autrement dit, c'est un changement dans le rapport entre quantité et qualité qui pourrait caractériser une société post-industrielle. On pourrait formuler ce changement de la façon suivante : c'est la science ou l'art de l'usage qui doit désormais l'emporter sur la science de la production. Mais si la qualité d'usage des choses doit l'emporter, c'est parce qu'il y aura une abondance croissante d'objets à utiliser et de services à rendre. Il ne peut y avoir une société « post-industrielle », que s'il y a toujours un appareil industriel qui lui permet de se développer et de s'enrichir.

On pourrait dire la même chose de l'augmentation de la population. Si notre planète doit voir l'humanité compter quelque quatre ou cinq milliards d'êtres humains d'ici la fin de ce millénaire, cela lui imposera des problèmes d'organisation qui seront d'ordre qualitatif. En somme, les sociétés industrielles deviendront post-industrielles lorsqu'elles comprendront que la quantité croissante et indéfiniment reproductible d'êtres humains, de produits et de services, exige comme première préoccupation d'organiser un meilleur usage de ces quantités.

Une société post-industrielle ne sera possible que grâce à une extension des principes industriels à de nombreux secteurs de la vie sociale et privée qui leur échappaient jusqu'à présent.

C'est peut-être ce phénomène qui apparaîtra de plus en plus clairement au cours des prochaines dizaines d'années.

La société industrielle s'est pleinement développée lorsqu'elle a pu organiser, à travers d'innombrables crises, la totalité des modes de production et de services productifs découverts et développés par la science et la technologie.

Mais c'est alors qu'elle a commencé à déborder sur des domaines où jusqu'à présent son pouvoir était encore assez restreint : consommation, santé, loisirs et même éducation et culture.

Tous ces domaines qui embrassent la totalité de la vie sont devenus tellement dépendants les uns des autres que le grand problème de l'avenir consiste à se demander s'il est possible d'organiser à la fois l'intégration rationnelle de tous ces domaines, et la liberté d'usage sans laquelle l'organisation deviendrait un principe d'asservissement qui s'étendrait lui aussi à toutes les formes de la vie.

Qualité et croissance

Il se peut que le souci de la qualité conduise parfois à limiter les quantités disponibles de biens et de services, en supposant qu'un minimum nécessaire soit assuré à tout le monde.

C'est dire que les années qui viennent vont remettre en question les objectifs de ce qu'on appelle la croissance. On peut admettre que lorsqu'un certain ni-

veau de production est atteint, les problèmes d'organisation de la production, des transports, de la distribution et de la consommation deviennent si compliqués qu'il est préférable de limiter la quantité pour envisager en priorité les problèmes d'usage et de qualité. Autrement dit, contrôler la production devient encore plus important que de produire.

La croissance quantitative de toutes les productions a lieu désormais dans un ensemble encombré qui contient toutes les sphères de la vie ; par conséquent les organisateurs de la production se préoccupent de plus en plus des formes de la consommation, du renouvellement des moyens de satisfaction, de la finalité des activités humaines, c'est-à-dire en fin de compte de la structure des besoins. La société industrielle commence à se dépasser lorsqu'elle est contrainte par ses propres principes à mettre au premier plan l'étude du sens et de la forme des besoins individuels, collectifs et sociaux. C'est pourquoi la question qui se posera de la façon la plus urgente au cours des prochaines dizaines d'années sera celle du rapport entre les tendances à la planification et les modalités de la satisfaction des besoins. Les objectifs de production devront être reliés à toute une série d'autres facteurs, qui sont des paramètres sociaux, culturels, et même politiques, et qui s'inscrivent tous dans le cadre d'une appréciation des besoins. Tous les progrès que l'on peut imaginer dans le domaine de la croissance quantitative n'auront désormais de sens que s'ils sont conformes aux besoins exprimés par la population productrice et consommatrice.

Le temps de travail comme critère social

L'aménagement du temps devient lui aussi un problème central. L'utilisation du temps va devenir la clé de l'utilisation de l'espace. Tous les problèmes de l'aménagement de l'espace, comme la structure des villes, les aires de loisir, les distances de transports, les formes de l'habitat, etc., sont commandés par ceux de la structure du temps.

Or jusqu'à présent, la société industrielle a systématiquement orienté l'utilisation du temps en fonction du travail. Le temps de travail est devenu la mesure fondamentale de toutes les activités humaines, dont dépendent les durées du loisir, du repos, de la vie publique ou privée, des transports.

Depuis cinquante ans, la durée hebdomadaire du travail est restée en moyenne à peu près la même : quarante-quarante-cinq heures.

Cette situation montre dans quel sens doit évoluer la société industrielle si elle veut se dépasser. Mais dès aujourd'hui, et demain plus encore, c'est le temps de travail des machines, et non celui des hommes, qui sera fondamental. On ne pourra parler sérieusement d'améliorer la qualité de la vie, et du commencement d'une société post-industrielle que lorsque le temps de travail rémunéré aura pu être ramené à trente heures par semaine.

P.N.

Robert L. Heilbroner *

Le capitalisme a-t-il un avenir ?

Le capitalisme repose évidemment sur le privilège périmé de la fortune héréditaire, sur les intérêts investis qui contrecarrent la politique sociale et sur le principe douteux que le profit est source de morale sociale. Mais il possède des formes de parlementarisme et de protection des libertés qui devraient lui faciliter sa restructuration économique.

Le socialisme a affranchi l'homme de la propriété privée des moyens de production et des forces aveugles du marché. Mais on ne peut nier la pesanteur des mécanismes de planification, l'échec à développer des incitations économiques supérieures à celles du capitalisme et l'état rudimentaire des libertés politiques.

Il semble que c'est l'économie qui, dans le socialisme, présente la plus grande adaptation aux exigences de la survie, tandis que, dans le capitalisme, c'est le côté politique qui est le plus développé en ce sens.

Nous vivons dans une époque de « fatalisme social », mais tout un courant contraire réclame la fin de ce fatalisme et pose son défi à toutes les sociétés, et au premier chef, à celles qui sont habituées au libre jeu économique et qui devront remplacer cette illusion par la fixation de buts sociaux.

R.H.

German Diligenski **

Le socialisme et l'avenir

La réalisation de la qualité de la vie et de l'abondance passe par le postulat communiste : « à chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins », et repose sur le développement technologique. Mais l'abondance matérielle exige des progrès dans la formation intellectuelle et la place de l'individu dans la société. Les sociétés socialistes doivent éviter la crise que subit actuellement l'abondance capitaliste et développer également tous ces domaines. Le type du consommateur intégral n'est qu'une émanation passagère du système capitaliste. L'homme à venir se caractérisera par le sens de la solidarité, l'épanouissement de la personnalité, l'indépendance d'esprit. Le progrès technique permettra la réduction des travaux de routine non-qualifiés.

Le développement du temps libre, lorsqu'à la fin de ce siècle le temps de travail sera réduit à trente heures par semaine, doit servir à la formation personnelle et non pas se borner à la détente comme dans les sociétés capitalistes. Dans cet ordre d'idées, la télévision jouera un rôle primordial, surtout quand chacun pourra à son gré choisir les sujets dont il souhaite être informé.

G.D.

* Professeur d'Economie, New School for Social Research, New York.

** Chef de département à l'Institut d'Economie et de Relations Internationales, Académie des Sciences, Moscou.